nr. 6. 013.

VINGT ANS PLUS TARD,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Bayard et Laurencin,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 26 JUIN 1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE GOUVERNEUR de Murcie,	M. Fontenay.	TRAGALA, muletier.	M. Lepeintre J°.
PIQUILLO, jardinier.	M. B.-Léon.	FELIPA, femme de Piquillo.	Mme Guillemin.
JULIAN, son fils.	M. Brindeau.	BÉATRIX, leur cousine.	L. Mayer.

La scène se passe à Murcie, dans la maison de Piquillo.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Piquillo. Au second plan, à gauche et à droite, petites portes ouvant sur d'autres pièces. Au fond, grande porte à deux battans; de chaque côté de cette porte, une fenêtre à petits vitraux. La porte s'ouvre sur une terrasse dont la balustrade donne sur un jardin. A droite de la terrasse, une grille; à gauche, des arbres.

SCENE Ire.

JULIAN, BÉATRIX.

JULIAN, *seul, écrivant.* « Oui, mademoiselle, oui, je vous aime! il n'y a pas dans tout Murcie un espagnol plus amoureux que moi.

BÉATRIX, *entrant par la gauche.* Me voilà, Julian, me voilà!

JULIAN, *sans la voir.* « Bientôt, je l'espère, rien ne pourra plus nous séparer...

BÉATRIX. Tiens, il ne m'entend pas, il se parle tout seul.

JULIAN. « Ou je n'ai plus qu'à mourir...

BÉATRIX. Oh! mon Dieu!

JULIAN, *l'apercevant et se levant.* Béatrix! c'est toi... attends... (*Ecrivant.*) Julian.

BÉATRIX. Est-ce qu'on écrit des choses comme ça... « Je n'ai plus qu'à mourir! » Ces amoureux, ils ne sortent pas de là.

JULIAN. Silence! tu m'as entendu?

BÉATRIX. Certainement, j'étais ici et vous ne m'aperceviez seulement pas; car c'est une justice à vous rendre, depuis que vous donnez des leçons à la fille de notre gouverneur, à la segnorita Anna, vous ne faites plus attention à moi.

JULIAN, *cachetant sa lettre.* Quelle idée!

BÉATRIX. Oh! d'abord, ça m'a fait de la peine, je ne le cache pas, parce qu'enfin, vous êtes gentil, et que j'avais des idées, mais je n'en ai plus: vous voilà riche ou à peu près; vous n'êtes plus le fils d'un simple jardinier; au lieu de la pauvre Béatrix, il vous faudra quelque grande dame, la segnorita Anna, par exemple.

JULIAN, *vivement.* Mais veux-tu te taire... est-elle bavarde!

BÉATRIX. Dites donc que vous ne l'aimez pas, que ce n'est pas à elle que vous écrivez... oh! qu'est-ce que ça me fait? mais ce qui est mal, c'est de vous défier de moi, de ne pas m'avouer...

JULIAN, *bas.* Eh bien! oui, je l'aime comme un fou, et si je ne l'obtiens pas, j'irai me faire tuer...

BÉATRIX. Quelle bêtise! vous n'en auriez pas fait autant pour moi! et quand je pense que tous les matins, je lui porte un bouquet de votre part; je suis sûre que toutes ces fleurs-là disent quelque chose... hein?.. oui... quelle indignité!

JULIAN. Comment, tu vas m'en vouloir?

BÉATRIX. Non, non, au contraire, j'en suis bien aise, ça me décidera tout à fait à prendre un mari, pas un jeune, c'est trop trop traître, mais un homme mûr et solide.

JULIAN. Tu feras bien, et tu porteras encore ce matin mon bouquet... comme de toi... entends-tu? (*Avec mystère.*) Et cette lettre...

BÉATRIX, *la prenant.* Ça vous fait plaisir... Allons! vous ne m'avez jamais écrit à moi...

Digitized by Google

JULIAN, *riant*. Je crois bien, tu ne sais pas lire.

Rumeur en dehors.

BÉATRIX. C'est égal, ça m'aurait peut-être appris...

JULIAN. Ma mère!.. silence!

SCENE II.

Les Mêmes, FELIPA, *entrant par la droite.*

FELIPA. Eh bien! que faites-vous donc là, vous autres? vous n'entendez pas le tapage qu'on fait à notre porte. (*A Julian.*) Bonjour, mon enfant! (*A Béatrix.*) Va donc, Béatrix, et empêche un peu que ces fainéans n'aillent dans le jardin écraser nos carrés et nos plates-bandes.

BÉATRIX. Il n'y a pas de danger, ma cousine, la grille est fermée.

JULIAN. Ah! mon Dieu! en voilà-t-il des solliciteurs...

BÉATRIX. Et dire que c'est tous les jours comme ça depuis que le gouverneur de Murcie est devenu l'ami de votre père.

FELIPA. Dam! tout le monde est devenu le nôtre.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quand nous faisions du jardinage,
On nous r'gardait avec dédain;
A présent on nous rend hommage,
C'est à qui nous donn'ra la main;
Ces gens-là sont-ils lunatiques!
Nous nous serions vite enrichis
Si nous avions eu pour pratiques
Tous ceux qu' nous avons pour amis!

JULIAN. Je crois bien; c'est à nous que s'adressent tous les coureurs de place, tous les intrigans du quartier!

FELIPA. Je crois, Dieu me pardonne, que si ça devait durer, j'aimerais mieux être la reine d'Espagne, que la femme du jardinier Piquillo.

BÉATRIX. Elle n'est pas dégoûtée la cousine.

JULIAN, *à la fenêtre.* Qu'est-ce que je vois là! un étranger qui arrive; il est obligé de descendre de cheval pour traverser la foule : le voilà à la grille; il vient ici.

FELIPA. Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est Tragala de Salamanque, le muletier.

BÉATRIX. Ah! mon Dieu, oui! il y a six ans que vous m'avez fait quitter Salamanque; c'est égal, je le reconnais tout de suite à son gros ventre et à ses petites jambes.

TRAGALA, *en dehors.* Mais laissez-moi donc passer vous autres!

BÉATRIX. Je cours au-devant de lui.

Elle sort par le fond.

FELIPA. Ce pauvre Tragala! qu'est-ce qu'il vient faire ici!

JULIAN. Comment! ce parent que je n'ai jamais vu...

SCENE III.

Les Mêmes, TRAGALA.

TRAGALA, *à Béatrix en entrant.* Eh oui, ma petite, oui, c'est moi : toujours gentille!

BÉATRIX. Toujours aimable, le cousin!

TRAGALA. Ah! dame Felipa, comment ça va-t-il? toujours belle, toujours fraîche! Et ce grand garçon, c'est à vous? pas mal, pas mal; c'est tout votre portrait : à son âge... il y a long-temps... Bonjour, bonhomme... tu ne me reconnais pas... Hein?

JULIAN. Pas le moins du monde.

TRAGALA. C'est étonnant! il n'y a pas plus de dix-huit ans que tu m'as vu.

JULIAN. Et comme j'en ai dix-neuf...

TRAGALA. C'est juste! (*L'examinant.*) Beau garçon!

BÉATRIX. J'étais bien jeune aussi; mais je vous ai reconnu tout de suite, avec vos bonnes grosses joues... (*Lui frappant sur les joues.*) J'aime ça, moi...

TRAGALA. Mais est-elle drôle. (*A Felipa.*) Ah! ça... où est donc le cousin Piquillo?

FELIPA. Il va rentrer. Qu'est-ce qui vous amène à Murcie?

TRAGALA. D'abord, le plaisir de vous voir, et puis une lettre de votre mari! Est-ce que vous ne savez pas? il m'a écrit de venir, et vite encore; j'ai quitté Salamanque après avoir vendu toutes mes mules... je n'en ai gardé qu'une... celle qui m'a amené ici, et qui a le trot si dur.

BÉATRIX. Voulez-vous vous asseoir?

TRAGALA. Au contraire, merci! mais dites-moi un peu, belle cousine, pourquoi Piquillo m'a fait quitter Salamanque?

BÉATRIX. Il veut peut-être faire votre fortune.

TRAGALA. Bah! le jardinier!

JULIAN. Mon père est si bon, il vous procurera une place.

TRAGALA. Pas possible, je croyais qu'il ne procurait que des légumes.

FELIPA. Vous ne savez donc pas? Piquillo est puissant, il est en faveur, on ne lui refuse rien pour lui ni pour ses amis et connaissances.

TRAGALA. J'en suis...

BÉATRIX. Certainement... et vous aurez votre part.

TRAGALA. Ah ça! qu'est-ce que vous me contez donc là vous autres! Piquillo en faveur, et depuis quand?

Digitized by Google

JULIAN. Eh mais, depuis la mort de notre roi Ferdinand, et l'avénement au trône de sa grande et glorieuse fille Isabelle.

TRAGALA. Oui, grande et glorieuse.., haute comme ça.

BÉATRIX. Il nous est venu un nouveau gouverneur.

TRAGALA. Qu'est-ce que ça fait à Piquillo?

FELIPA. Ça lui fait beaucoup... dès le lendemain de son arrivée, le gouverneur a entendu prononcer le nom de mon mari, il a demandé à le voir, nous avons cru d'abord que c'était pour lui donner la fourniture de l'hôtel...

TRAGALA. C'était assez naturel.

FELIPA. Ah! bien oui; c'était bien autre chose...

TRAGALA. Quoi donc?

FELIPA. Je n'en sais rien; mais il a causé avec mon mari, il lui a tendu la main, et depuis ce moment-là, il est devenu notre ami, notre ami intime; il vient nous voir tous les jours, il ne veut plus que Piquillo travaille; et, maintenant, nous n'avons pas le temps de désirer quelque chose que déjà il nous l'a envoyé.

BÉATRIX. C'est un si grand seigneur.

JULIAN. Un si brave homme.

TRAGALA. Ah! ça, est-ce un conte des Mille et une nuits que vous me faites là? Piquillo, l'ami du gouverneur!

FELIPA. S'il le voulait, demain il serait alcade.

JULIAN. Corregidor.

On entend des acclamations en dehors.

BÉATRIX. Eh! tenez, tenez, entendez-vous cette foule, ces cris? c'est tout le quartier qui l'entoure...

FELIPA. Qui lui demande sa protection.

JULIAN. Je crois bien, il protége tout le monde.

TRAGALA. Piquillo! ah! mon dieu! quels transports! ils vont l'étouffer!

JULIAN. Ils forcent la grille.

BÉATRIX. Les voici.

SCENE IV.

Les Mêmes, PIQUILLO, Peuple.

Air: *Nous venons tous rendre hommage.*

ENSEMBLE.

FELIPA, JULIAN, TRAGALA, BÉATRIX.

Ah! grand Dieu! quelle affluence!
Pour lui, quel instant flatteur!
C'est lui que chacun encense,
Et traite de bienfaiteur:
Calmons leur impatience,
Car ils pourraient bien, d'honneur,
Etouffer leur protecteur.

PEUPLE.

Saluons tous la présence
De l'ami de Monseigneur;
Honneur et reconnaissance
A ce digne bienfaiteur:
Il a notre confiance,
Qu'il soit notre protecteur.
Vive notre bienfaiteur!

PIQUILLO.

Mes amis, je vous remercie;
Pour mon cœur, ah! quel doux moment!
Mais laissez-moi, je vous en prie,
Respirer... un peu, seulement...
Vraiment, j'étouffe de bonheur,
De plaisir... ouf!.. et de chaleur.

Reprise de l'ensemble.

Ah! grand Dieu, etc. Saluons tous, etc.

PIQUILLO. Oui, mes amis, oui, je vis très bien, pour mon bonheur et pour le vôtre, car je reviens chargé de faveurs pour vous: Manuela, votre mari a sa grâce; Mattéo, tu seras greffier; Ambrosio, voici la remise de ton amende.

CHOEUR. Vive Piquillo!

TRAGALA, *cherchant à percer la foule qui le repousse.* Vive Piquillo! (*Faisant signe.*) Mon cousin!

PIQUILLO. Toi, Simon, tu auras ta gratification... ah! père Fernand...

TRAGALA, *monté sur une chaise.* Il ne restera rien pour moi. (*Appelant.*) Mon cousin.

PIQUILLO. Hein? qui est-ce qui m'appelle son cousin?.. Eh! c'est Tragala, mon petit Tragala.

La foule lui ouvre un passage.

TRAGALA. Eh! oui, Ignace Tragala, qui vient de faire 174 lieues pour avoir le bonheur de te presser dans ses bras. (*Ils essaient de s'embrasser.*) Il parait que tu es devenu furieusement puissant.

PIQUILLO. Comme tu vois. (*A la foule.*) Messieurs, je vous présente mon cousin Tragala. (*La foule salue Tragala.*) Ah! Julian, mon fils... (*A Tragala.*) C'est mon fils. Écoute-moi, tu vas aller trouver l'intendant de monseigneur le gouverneur, et tu lui rendras cette bourse.

JULIAN. Comment?

PIQUILLA. Une bourse qu'il m'a fait remettre, de la part de Son Excellence, sans doute; de l'argent... j'accepte tout, excepté cela.

JULIAN. C'est bien, mon père.

TRAGALA. C'est très mal; de l'argent! j'aurais accepté; il ne faut jamais humilier un bienfaiteur.

PIQUILLO. Gros cupide! (*A Julian.*) Reporte-lui sa bourse, et dis-lui que je lui baise bien les mains et à sa fille aussi; va, va.

JULIAN. Oui, mon père. (*Il sort.*)

Digitized by Google

PIQUILLO, *à la foule.* Et vous, mes amis, qu'est-ce que c'est que ça? des pétitions, de nouvelles demandes. (*Il prend les requêtes.*) C'est bien; je les remettrai à mon illustre ami; encore! hein! comme ça donne les pétitions, c'est un plaisir! adieu, mes amis, adieu.

PEUPLE Vive Piquillo!

PIQUILLO. Merci, merci.

PEUPLE. Et Tragala!

Reprise du chœur.

Nous devons obéissance, etc.

SCENE V.

PIQUILLO, TRAGALA, FELIPA, BÉATRIX.

TRAGALA. Ils ont dit, vive Tragala!

PIQUILLO. Les flatteurs! tu as le contre-coup: tu es mon ami, mon parent, ils vont te cajoler pour être dans mes bonnes grâces. Je ferai quelque chose pour eux, et pour toi aussi; voyons, Tragala, qu'est-ce que tu me demande? ne te gène pas, mon garçon; d'abord, ton voyage a dû te coûter gros.

TRAGALA. Plus gros que moi.

PIQUILLO. C'est énorme; mais nous te dédommagerons, n'est-ce pas madame Piquillo?

FELIPA. Certainement.

BÉATRIX. Le cousin Tragala mérite bien ça.

PIQUILLO. Nous te donnerons une place, ce que tu voudras; tu vois, il n'y a qu'à demander; aussi autour de moi, tout monte, tout grandit, tout prospère.

Air *du Baiser au porteur.*

Je suis encor, comme naguère,
Un jardinier actif, intelligent;
Et mon quartier est une melonnière
Que ma faveur arrose à chaque instant!

TRAGALA.

Du bien pour tous... bravo sur ton adresse,
Sur ton crédit, je puis me reposer;
C'est un melon d'une assez bonne espèce,
Qui vient à toi pour se faire arroser.

PIQUILLO, *riant.* Ah, ah! je t'arroserai, sois tranquille. Voyons, peu de chose à faire, beaucoup à gagner, ça te va t-il?

TRAGALA. Si ça me va? comme une bride toute neuve; d'autant mieux que je suis fatigué de mon état... les temps sont durs et les selles aussi, et quand on est garçon...

PIQUILLO. Tu ne t'es toujours pas marié?

TRAGALA. Non, et pourtant me voilà mûr, très mûr pour le mariage; j'ai vendu mes mules un bon prix, tu me promets une place.

PIQUILLO. Tu serais un parti assez gentil au moral.

TRAGALA. Bah! qui est-ce qui voudrait de moi, personne.

BÉATRIX. Dam, mon cousin, on serait donc bien difficile; vous n'êtes pas beau, c'est possible, vous êtes même un peu laid, je ne dis pas; mais vous êtes si bon, et vous seriez si complaisant.

PIQUILLO. Eh bien, eh bien! comme elle y va.

FELIPA. Au fait, je ne vois pas pourquoi on refuserait.

TRAGALA. Laissez donc, elle toute la première, si je lui offrais...

BÉATRIX. Dam! essayez.

PIQUILLO. Allons donc, un vieux!

BÉATRIX. C'est ce qu'il faut, c'est plus sûr.

TRAGALA. Vrai! petite cousine, avec moi, ça ne vous ferait pas peur?

BÉATRIX, *vivement.* Je n'ai pas dit ça; mais d'abord ayez un bon emploi, par exemple, dans le palais du gouverneur.

PIQUILLO. Eh! mais, une place de majordome, de sommellier, hein! gros gourmand, aimerais-tu à entrer dans la bouche.

TRAGALA. Non, je n'y serais pas à mon aise... je n'ai pas l'habitude; si c'était dans les écuries, à la bonne heure... ou dans les gardes. (*A Béatrix.*) Aimez-vous les militaires?

BÉATRIX. Nous verrons ça... en attendant je vais porter des fleurs à la segnorita Anna, et je glisserai un petit mot pour vous!.. Adieu, mon futur.

TRAGALA. Adieu! (*Béatrix sort par la terrasse à gauche.*) Est-elle gentille!.. Ah! ça, je suis pressé.

PIQUILLO. Je crois bien, tu n'as pas de temps à perdre... Eh! bien, tu m'adresseras ta demande; je la verrai, et nous te caserons.

TRAGALA. Vrai!.. je n'en reviens pas... obtenir si vite...

PIQUILLO. Ça te surprend?.. moi aussi, dans le principe, j'avais la simplicité de m'en étonner... mais à présent, je trouve ça tout naturel; mon noble ami le gouverneur est un homme de goût, qui sait apprécier les gens... mon caractère lui plait; j'ai quelque chose de distingué qui lui va.

TRAGALA. Laisse donc!.. il y a quelque chose de plus... ces grands seigneurs ne donnent rien pour rien.

FELIPA, *dans le fond.* Voici le gouverneur.

PIQUILLO. Ah! C'est lui... il vient sans doute me faire sa visite du matin... tu vas

Digitized by Google

voir, je vais lui donner la main devant toi.

TRAGALA. Laisse donc!..

PIQUILLO. Si fait, si fait!..

SCENE VI.

Les Mêmes, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR. Je vous salue, dame, Felipa.

Elle fait la révérence.

PIQUILLO, *à Tragala.* Tu vas voir... (*Allant au gouverneur.*) Ah! bonjour monseigneur le gouverneur.

Il lui donne la main, et regarde Tragala d'un air triomphant.

LE GOUVERNEUR. Bonjour, Piquillo.

PIQUILLO. Très bien!.. et vous monseigneur le gouverneur... (*Il lui tend l'autre main et regarde encore Tragala.*) Mon cher ami, mon honorable ami, permettez-moi de vous présenter mon petit cousin Tragala.

LE GOUVERNEUR. Un de vos parens!.. qu'il soit le bien venu.

TRAGALA. Je suis trop heureux... certainement, si j'avais su trouver ici monseigneur...

PIQUILLO. Oh! c'est un ambitieux.

Air *du Passe partout.*

Vous le voyez, quel air, quelle tournure,
Notre cousin à tout doit parvenir;
Et quel que soit l'emploi qu'on lui procure,
Je vous réponds qu'il saura le remplir.
Pour obtenir aujourd'hui cette grâce
A la fatigue il vient de s'exposer.

LE GOUVERNEUR.

Quoi! lorsqu'à peine il arrive... une place?

PIQUILLO.

Raison de plus, c'est pour se reposer.

(*A Felipa.*) Ma femme offre donc un siège à notre ami... Oui monseigneur, mon petit cousin veut une place... il vient exprès pour cela de Salamanque.

LE GOUVERNEUR, *à part.* De Salamanque... (*Se contraignant.*) Eh! bien, dame Felipa, comment va votre fils?

PIQUILLO, *à Tragala.* Tu trembles!.. que tu es simple: tu vois bien que je t'ai dit vrai... tiens, si tu veux, je vais le tutoyer.

TRAGALA. Eh! non, non!..

FELIPA. Est-il possible? Monseigneur aurait la bonté...

PIQUILLO. Quoi donc!

FELIPA. Monseigneur a nommé Julian, notre fils, son secrétaire intime.

PIQUILLO. Encore... Il se pourrait.

LE GOUVERNEUR. Comment donc! c'est justice. Julian est un brave et digne jeune homme que j'estime beaucoup (*A part*) de Salamanque.

TRAGALA, *à part.* C'est drôle.

PIQUILLO. Ah! monseigneur, comment pourrai-je jamais reconnaître tant de générosité pour nous, pour mon fils surtout. (*S'attendrissant*) Car enfin, qu'est-ce que je vous ai fait?

LE GOUVERNEUR. C'est bien, c'est bien, mon ami.

PIQUILLO, *avec chaleur.* Non, tout le monde le saura; je le dirai à tout le monde. Et demain, ce soir même, dans Murcie, je veux qu'on crie avec moi : Vive notre gouverneur! vive don Valarino!..

TRAGALA. Comment, don Valarino!... Monseigneur s'appellerait...

LE GOUVERNEUR. Sans doute, c'est mon nom.

PIQUILLO. Eh bien, qu'est-ce que tu as à le regarder ainsi?

TRAGALA. Rien, rien. C'est quelque chose, un souvenir. Ce nom là me rappelle dans le temps, à Salamanque, un gaillard...

LE GOUVERNEUR, *à part.* O ciel!

PIQUILLO. *le poussant.* Qu'est-ce que tu dis là?

TRAGALA. Je veux dire, un étudiant, qui était bien le plus fou et le plus mauvais sujet... Monseigneur n'a pas fait ses études à Salamanque?

FELIPA. Tragala!..

PIQUILLO, *le poussant.* Mais, es-tu bête.

LE GOUVERNEUR, *se remettant.* A Salamanque! Je n'y suis jamais allé.

TRAGALA. Tant mieux!.. C'était, tu te rappelles, Piquillo, en 1814, du temps des volontaires qui fesaient les bandits par la ville. Joueurs, coureurs, batailleurs; ce Valarino surtout. Il a crevé plus de mules pour échapper à ses créanciers que les miennes n'ont jamais mangé de picotins d'avoine. Et les maris donc; il en a tant trompés, qu'ils ne pouvaient plus se regarder sans rire.

PIQUILLO, *riant.* Ah! ah! ah! ah!..

LE GOUVERNEUR, *vivement.* Eh bien! mon cher Piquillo! vous n'avez rien à me demander, ce matin?

PIQUILLO. Rien, monseigneur, à moins que ce ne soit ces pétitions qu'on m'a remises, en me priant de vous les recommander

Le gouverneur examine les pétitions.

TRAGALA.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

Du reste, c'était un bon diable,
On l'aimait beaucoup, comme lui.
Il montre le gouverneur.

Felipa, Tragala, Piquillo, le gouverneur.

Digitized by Google

PIQUILLO.
Hein! vois donc quel homme admirable,
Peux-tu les comparer ainsi!
Quel ami généreux et tendre!

TRAGALA.
J'crois bien. Je comprends tes amours,
Car l'autre ne savait que prendre,
Et celui-ci donne toujours.

SCENE VII.

LES MÊMES, JULIAN *.

JULIAN. Mon père... (*Apercevant le gouverneur qui est assis près de la table où il signe les pétitions.*) Ah! monseigneur.

LE GOUVERNEUR. C'est vous, Julian; bonjour, mon ami.

JULIAN. J'ai appris vos nouvelles bontés pour moi, monseigneur. Croyez que ma reconnaissance... (*A Piquillo*) Ah!. mon père, voici votre bourse.

PIQUILLO. Comment ça, ma bourse; mais je t'avais dis que je la refusais.

LE GOUVERNEUR, *à part*. Ah!...

PIQUILLO. Il fallait la rendre. Au reste, si elle vient de monseigneur...

LE GOUVERNEUR. De moi!.. Du tout. Je ne sais ce que vous voulez dire.

JULIAN. Voici ce que c'est, mon père L'intendant a reçu d'une personne qu'il ne connaît pas, cette bourse, pour vous être remise. C'est, a-t-on dit, la restitution d'une somme qui vous fut enlevée aux environs de Salamanque.

Mouvement du gouverneur qui observe.

PIQUILLO. Comment que tu me dis là?

FELIPA. Une restitution!

TRAGALA. Par exemple, voilà qui vient de loin; car c'était en 1814. Je me le rappelle comme si c'était d'hier. Nous revenions ensemble d'un village voisin où il avait vendu comptant l'héritage de son oncle; une maison et dix belles mules de l'Estramadure,

PIQUILLO. C'était toute ma fortune. J'avais ma maison et mes dix mules sur mon bras... Un petit sac de cuir... que je vois encore.

LE GOUVERNEUR, *l'interrompânt*. Piquillo, vous êtes certain que tous ces gens qui réclament...

PIQUILLO. Je vous en réponds. (*A part*) Je n'en connais pas un... C'est égal.

TRAGALA. Nous approchions de Salamanque; tout à coup nous entendons rire à quelques pas de nous. Et voilà ce pauvre Piquillo qui a une venette. Il était pâle, ses jambes n'allaient plus... Il tremblait comme un imbécille; j'entendais ses dents jouer des castagnettes. Enfin il chantait plus fort que moi; car nous chantions tous les deux... On nous crie : Halte-là!... C'était le moment de montrer du courage, n'est-ce pas... Eh bien ce poltron de Tragala tourne les talons... et moi aussi; mais en courant je laissai tomber ma diable de bourse de cuir...

FELIPA. Et tu revins à la maison sans un maravédis; mais en revanche, avec une fièvre de cheval...

PIQUILLO. Une fièvre de mule, dis donc!...

TRAGALA. Et moi, j'eus la jaunisse... Il m'en est toujours resté quelque chose...

JULIAN. Eh bien, mon père, il vous demande grâce, et vous rend votre argent...

TRAGALA. Enfin, cetrait là est d'un bien honnête homme.

PIQUILLO. D'un honnête homme!.. Allons donc!... Quand le coquin m'a laissé vingt ans dans la misère!... quand il m'a forcé à me séparer de mon fils Julian, à l'envoyer en France à mon beau-frère, pour qu'il lui donnât une éducation que je ne pouvais plus lui donner, moi... (*Mouvement du gouverneur.*) Quant il est cause que ma femme, l'Espagnole la plus coquette que j'aie l'honneur de connaître, n'a jamais eu quatre réaux à se mettre en rubans sur la tête... et, maintenant encore, sans mon ami le gouverneur, qu'est-ce que je serais;.... un manant comme Tragala. (*Mouvement de Tragala.*) Je végéterais comme mes plantes, comme mes légumes... Et il croit qu'il suffit à présent de me dire : Voilà ton argent, pour que tout soit fini et que je lui pardonne... Du tout, du tout... Ma dignité d'homme me défend de lui donner quittance, et partout où je le découvrirai, il faut que justice soit faite...

LE GOUVERNEUR. *à pârt*. Il a raison...

TRAGALA. Comment, tu refuserais ton argent!..

PIQUILLO. Mon argent... Je l'accepte par pitié. (*A Felipa.*) Tiens femme, mets ça dans mon coffre-fort... où il n'y a rien... Je daigne l'accepter... Mais les intérêts... Vingt ans de bonheur...

LE GOUVERNEUR, *se levant*. C'est moi qui les paierai.

TOUS. Comment?

LE GOUVERNEUR, *se reprenant*. C'est-à-dire que je suis trop heureux d'être ici l'instrument de la providence pour réparer le mal qu'on vous a fait.

PIQUILLO. C'est différent; j'accepte tout de la providence et de vous.

* Felipa, Tragala, Piquillo, Julian, le gouverneur.

Digitized by Google

LE GOUVERNEUR. Et d'abord, quittez cette maison; votre fils est mon secrétaire, il doit habiter mon palais : il y aura un appartement pour lui, pour sa famille, auprès du mien.

PIQUILLO. Dans votre palais?

JULIAN, *à part*. Près d'elle, près d'Anna!..

LE GOUVERNEUR. Vous disposerez de tout ce qui m'appartient : mes gens, mes voitures, tout est à vous.

FELIPA. Oh! quel bonheur!

LE GOUVERNEUR. Et vous toucherez une pension de dix mille réaux, en attendant que la place d'alcade soit vacante; je vous la promets.

Piquillo le regarde sans pouvoir parler.

FELIPA *et* JULIAN. Ah! monseigneur...

TRAGALA. Ah! ça, et moi?.. et moi, monseigneur?

LE GOUVERNEUR. Piquillo me remettra votre demande; je n'ai rien à lui refuser... mais ma fille m'attend, je m'occupe de son bonheur; adieu, mes amis, adieu. (*Avant de sortir.*) Nous ne nous quitterons plus.

Il sort.

JULIAN. Le bonheur de sa fille! ah, si j'osais espérer...

Piquillo est resté immobile.

SCÈNE VIII.

PIQUILLO, TRAGALA, FELIPA, JULIAN.

PIQUILLO. Ma femme!.. Julian!..

JULIAN. Mon père!..

PIQUILLO. Soutenez-moi... je n'y vois plus... je... je...

FELIPA. Piquillo...

TRAGALA. Ah! mon Dieu!.. il se trouve mal...

PIQUILLO. Du tout, au contraire, c'est de joie, de bonheur... dix mille réaux, un appartement dans le palais...

JULIAN. Vous acceptez mon père?

PIQUILLO, *transporté da joie et parcourant la scène*. Si j'accepte!.. parbleu... et plus tard, Alcade... moi, moi! ah!.. j'en perds la tête... Tra la la la...

Il danse avec Tragala.

TRAGALA. Le fait est qu'il y a de quoi... vive l'alcade!..

FELIPA. Nous n'habiterons plus cette vilaine maison... avec ces meubles mesquins.

PIQUILLO. Oui, au diable! il me faut de l'acajou! je veux coucher dans l'acajou, vivre, manger dans l'acajou... (*Il casse une chaise.*) Vil mobilier!

TRAGALA, *prenant une autre chaise*. C'est ça... pour faire un feu de joie.

JULIAN, *le retenant*. Mais mon père!..

PIQUILLO. Laisse donc... ça m'est égal, je cède tout avec le jardin à Béatrix et à Tragala son mari... car il sera son mari.

TRAGALA. Je ne demande pas mieux, mais alors ne casse donc pas mes meubles.

PIQUILLO. Ah bath!... quand je deviens fou, quand je délire... après tout ce qui m'arrive... maintenant que je suis riche!.. car je le suis; qu'est-ce qui me manque à présent?.. rien.

TRAGALA. Rien... qu'à déjeuner.

PIQUILLO, *à sa femme*. C'est juste, c'est très juste... Felipa!

FELIPA. Dans un moment, j'y vais.

PIQUILLO. Et surtout, donne-nous de ce bon vin de Chypre, que mon cher ami, le gouverneur, m'a envoyé.

Elle sort par la porte de droite.

JULIAN. Et moi, mon père, je vais faire en sorte que, dans une heure, nous puissions quitter cette maison pour habiter le palais.

PIQUILLO. Oui, et tu me feras venir une voiture, car il ma dit que ses voitures étaient à mes ordres. Hein, comme je vais me carrer là-dedans! avec mes laitiès et mon fils, mon Julian!.. (*A Julian qui s'en va.*) Eh! bien, viens donc m'embrasser, toi.

JULIAN. Mon père!..

PIQUILLO. Quel mariage tu vas faire... il te faut au moins une infante.

JULIAN. J'espère mieux que ça mon père.

Il sort par la porte de droite.

TRAGALA. C'est ça! l'infante du Congo.

SCENE IX.

PIQUILLO, TRAGALA.

PIQUILLO, *se promenant*. Alcade! Alcade!.. avec le costume, car je l'aurai le costume... comme ça m'ira... et je veux qu'on m'aime, qu'on me respecte; j'aurai une certaine dignité avec le peuple.

Il ouvre sa tabatière.

TRAGALA, *prenant du tabac*. Eh! bien, mon gros...

PIQUILLO, *fièrement et lui frappant sur la main*. Hein? qu'est ce que c'est... pas de ces familiarités-là, je vous prie, peuple!

TRAGALA. Mais, c'est moi, Tragala... ton ami, ton petit cousin.

PIQUILLO. Ah, pardon! c'est que vois-tu, il me passe quelquefois des bouffées d'orgueil... le cœur me bat, j'enfle, je deviens pourpre; ça tient à ce qui m'arrive... c'est si extraordinaire; mais au fond, je suis bon diable... (*Lui tendant la tabatière.*) Et je reviens.

Digitized by Google

TRAGALA. C'est bien heureux; et tu ne t'es jamais douté de la cause de ce bonheur-là?

PIQUILLO. Jamais!.. je me laisse faire.

TRAGALA. C'est singulier; parce que c'est si peu naturel, de la part d'un grand seigneur, surtout... aussi, vois-tu, il faut qu'il y ait quelque chose qui l'attire chez toi; et si ton fils n'était pas un fils, si c'était seulement une fille.

PIQUILLO. Je ne dis pas... mais c'est un fils, je t'en réponds.

TRAGALA. Certainement, ça n'a pas le sens commun... Ce que je te dis là... c'est comme l'idée qui m'était venue tout-à-l'heure.

PIQUILLO. Quelle idée?

TRAGALA. Non! c'est trop bête; tu te moquerais de moi.

PIQUILLO. Eh! non... qu'est-ce que c'est?

TRAGALA. Oh! je puis te le dire... je n'y crois plus.

PIQUILLO. Quoi donc?

TRAGALA. Eh! bien, je m'étais imaginé que toute cette amitié, toutes ces faveurs ce n'était pas pour toi.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

PIQUILLO.
Et pour qui donc, explique-toi!
TRAGALA.
Eh! mais, je pensais à ta femme.
PIQUILLO.
A ma femme!.. il est fou, je crois;
Monseigneur... ce serait infâme!
TRAGALA.
Chez les grands, c'est assez commun;
Dans un ménag' comme le vôtre,
Les faveurs qu'ils donnent à l'un,
Il les rattrapent près de l'autre!

PIQUILLO. Allons donc! ma femme... elle n'est plus jeune, heureusement.

TRAGALA. Dam!.. elle l'a été; je me rappelle qu'il y a vingt ans, pas plus tard que ça... c'était une des plus jolies tailles de Salamanque.

PIQUILLO, *effrayé.* Au fait, elle n'était pas mal.

TRAGALA. Et ce qu'il disait, tout-à-l'heure, avec un air et des yeux : « nous ne nous quitterons plus. »

PIQUILLO, *avec impatience* Ah! ça, où veux-tu en venir avec ton idée, imbécile!

TRAGALA. Ecoute donc... à ce nom de Valarino... je me suis rappelé tout ce qu'on en disait à Salamanque, il n'y avait pas un ménage qui ne fut... et comme tu en étais un...

PIQUILLO, Un quoi?

TRAGALA. Un ménage... et jaloux!

PIQUILLO. C'est vrai, j'étais jaloux comme un tigre, j'en étais féroce... et il y a bien encore des jours où je sens là quelque chose.

TRAGALA. Dam! je pensais que dans ce temps-là, ce Valarino...

PIQUILLO. Oui, je comprends... avec ça que ma femme était d'une coquetterie...

TRAGALA. Ce qui expliquerait pourquoi elle avait trop de vertu avec les autres.

PIQUILLA. C'est qu'elle n'en avait pas assez avec celui-là

TRAGALA. De sorte que tu aurais été...

PIQUILLO. J'en ai toujours eu peur.

TRAGALA. Et aujourd'hui, ces bontés de don Valarino, ne seraient qu'un acquit de conscience.

PIQUILLO. Assez, assez.

TRAGALA. Un reste d'attachement.

PIQUILLO, *avec colère.* Assez!

TRAGALA. Hein! elle n'était pas si bête, mon idée!..

PIQUILLO. Tout à fait gentille.

TRAGALA. Par bonheur, ce n'est pas lui, ce n'est pas le gouverneur... il n'a jamais habité Salamanque.

PIQUILLO. C'est juste!.. il n'a jamais habité... il l'a dit, c'est sûr!.. diable de Tragala; s'il est permis de vous donner des secousses comme ça.

TRAGALA, *riant.* Hein! comment!.. est-ce que tu aurais cru... en effet, ta main tremble encore.

PIQUILLO. Par exemple! dans le moment, je ne dis pas, parce qu'enfin, ça chatouille toujours un peu.

TRAGALA, *riant.* Il a eu peur... ah, ah, ah!..

PIQUILLO, *riant.* Oui, un peu... ah, ah, ah!..

TRAGALA. Il ne s'est pas rappelé que le gouverneur n'avait jamais habité Salamanque.

PIQUILLO. Et que par conséquent il n'a pas pu...

TRAGALA, *riant.* Comme si dans le cas contraire, j'aurais été lui dire.

PIQUILLO. Au fait, ça n'avait pas le sens commun.

SCENE X.

Les Mêmes, JULIAN.

JULIAN, *à la cantonnade.* C'est bien... emballez! dépêchez-vous... Ah! mon père, c'est vous! venez-vous déjeuner?

PIQUILLO. Tout de suite.

TRAGALA. C'est cela!.. un verre de ce bon vin que t'a donné le gouverneur, ça va te remettre tout-à-fait.

PIQUILLO. Laisse-moi donc tranquille.

Digitized by Google

JULIAN. Comment, est-ce que vous êtes indisposé?

PIQUILLO. Moi, par exemple! Allons, allons, ma femme s'impatiente.

TRAGALA. J'y vais; viens-tu, gros jaloux! (*Il rit.*) Ah, ah, ah!

PIQUILLO, *riant aussi.* Ah, ah, ah! (*Reprenant son sérieux.*) Ouf! il m'a fait une peur!..

TRAGALA.

Air : *Profitons du temps.*

Oui de sa frayeur
Je ris sur mon ame.

PIQUILLO.

Qui! moi de ma femme
Soupçonner l'honneur.

ENSEMBLE.

TRAGALA *et* PIQUILLO.

La bonne folie!
D'honneur c'est charmant.
Ma / Sa plaisanterie
M'a / L'a rendu tremblant,
Il faut que j'en rie,
Malgré moi, vraiment.

JULIAN.

De qui, je vous prie,
Riez-vous donc tant?
Mais quelle folie!
Comme eux, maintenant,
Il faut que j'en rie,
Malgré moi, vraiment,

Tragala sort par la droite.

JULIAN, *apercevant Béatrix qui accourt.* Ah! Béatrix qui revient du palais.

SCENE XI.

PIQUILLO, JULIAN, BÉATRIX.

BÉATRIX. Oui, vraiment, j'en arrive, et avec de fameuses nouvelles.

JULIAN. Des nouvelles! parle, parle donc!

BÉATRIX. Des nouvelles de mariage...

JULIAN. De mariage!

PIQUILLO. Le gouverneur se remarie!.. tant mieux!

BÉATRIX. Ah! ben oui! c'est sa fille, la segnorita Anna...

JULIAN. Que dis-tu?

PIQUILLO. Qu'est que ça nous fait?

BÉATRIX. A vous, je ne dis pas, (*Regardant Julian.*) mais à d'autres...

JULIAN. Elle se marie... et quand? comment? avec qui? parle donc...

BÉATRIX. Dam!.. avec le fils d'un ancien ami de son père... à Salamanque...

PIQUILLO. A Salamanque, dis-tu?

JULIAN. Et que nous importe, mon père!

BÉATRIX. La segnorita était seule sur la terrasse de son appartement, je lui ai remis un bouquet, un joli bouquet, et puis quelque chose avec; elle l'a lu...

PIQUILLO. Le bouquet!..

JULIAN. Eh! non... continue...

BÉATRIX. Quand elle a levé les yeux sur moi, ils étaient pleins de larmes... « Béatrix, m'a-t-elle dit, mon père veut me » marier, et quoiqu'il m'en coûte, je dois » lui obéir; il faut que mes amis aient du » courage comme moi, et pour l'amour de » moi! »

PIQUILLO. C'est bien!

JULIAN. C'est bien, c'est bien... eh! non, c'est très mal; vous ne voyez pas qu'on la sacrifie, qu'on va la rendre malheureuse...

PIQUILLO. Et tu dis que c'est à Salamanque...

BÉATRIX. Ah! voilà... en sortant j'ai rencontré le vieil intendant de monseigneur... je lui ai parlé de ce mariage; il paraît que c'est une chose convenue depuis long-temps... quand le gouverneur habitait ce pays-là.

PIQUILLO. Il a donc été à Salamanque?

BÉATRIX. Eh oui! (*Bas.*) Mais il ne faut pas le dire, c'est un secret, je ne sais pas pourquoi, à moins que ce ne soit parce qu'il s'y était fait une réputation de mauvais sujet.... autrefois...

PIQUILLO. Je sens une sueur froide qui m'inonde ..

BÉATRIX. Si bien, qu'on attend aujourd'hui même, le jeune homme, et que le mariage doit se faire tout de suite.

JULIAN. Anna! elle se marie!

BÉATRIX. Allons! du courage!..

PIQUILLO, *se laissant tomber sur une chaise.* Il a été à Salamanque!

BÉATRIX. Eh ben! cousin Piquillo... est-ce qu'il est amoureux aussi?

PIQUILLO, *à lui-même.* Plus de doute! ce soin qu'il avait de mentir... et son trouble... je me rappelle à présent,.. et il a dit: « Nous ne nous quitterons plus. »

JULIAN, *à lui-même.* Eh bien! si je ne l'obtiens pas, je partirai, je me ferai soldat..

BÉATRIX. Ils sont fous, tous les deux.

PIQUILLO, *avec véhemence, se levant.* Ah! il a été à Salamanque! c'est bien cela... mais je vais trouver ma femme et je saurai...

SCENE XII.

Les Mêmes, TRAGALA.

TRAGALA, *entrant sa pétition à la main et arrêtant Piquillo.* Ah ça! mon cher, voilà ma demande, ma requête, ma pétition,

Digitized by Google

comme tu voudras; je l'ai écrite en t'attendant. Tiens, regarde, je parle de mes bons sentimens... d'abord, moi, j'adore notre petite reine Isabelle; je ne puis pas souffrir ce sournois de don Carlos...

PIQUILLO. Eh bien! quand tu me parleras pendant une heure, bavard! qu'est-ce que tu me veux? qu'est-ce que c'est que ça!

TRAGALA. Ça! parbleu! c'est ma demande que monseigneur le gouverneur m'a dit de te remettre...

PIQUILLO. Il a dit... (*Se contraignant.*) cela ne me regarde pas; laissez-moi tranquille, allez vous promener.

BÉATRIX. Comment se promener...

TRAGALA. Hein? par exemple! est-ce que c'est pour que je me promène, que tu m'as fait manger toutes mes bêtes; que tu m'as fait venir de 174 lieues d'ici?

PIQUILLO. Il ne fallait pas venir...

TRAGALA. Il ne fallait pas... Ah ça! tu es un...

PIQUILLO, *brusquement.* Je ne te demande pas ce que je suis...

TRAGALA. Y comprenez-vous rien, vous autres? je suis venu pour être heureux, tranquille, pour ne rien faire, pour avoir une bonne place, enfin... et je l'aurai ou nous verrons! tu présenteras ma demande à ton ami le gouverneur.

PIQUILLO. Ce n'est pas mon ami!

TRAGALA. Mauvais parent.

PIQUILLO. Gros ambitieux! ça ne sait rien, ça n'est bon à rien, c'est matériel, c'est têtu comme ses mules, et ça veut une place; tu n'en auras pas...

TRAGALA. J'en aurai une, et puisque tu ne veux pas me servir, on se passera de toi... ton fils verra le gouverneur.

PIQUILLO. Mon fils! il ne me quittera plus...

TRAGALA. Eh bien! ta femme, il l'estime, il l'aime ..

PIQUILLO. Ma femme! (*Il lui arrache la pétition.*) elle ne le verra pas; et ta pétition... tiens, tiens, (*Il la lui jette au nez.*) la voilà...

TRAGALA. Mais a-t-on jamais vu un pareil hurluberlu?

PIQUILLO, *se précipitant vers lui.* Misérable!.. un...

JULIAN, *retenant son père.* Mon père!

PIQUILLO. Il a dit un...

TRAGALA. Un hurluberlu...

PIQUILLO, *se calmant, à part.* Ah! j'avais entendu...

BÉATRIX. Laissez-le ce méchant, vous voyez bien qu'il a perdu la tête; mais ce qu'il ne pourra pas empêcher, c'est notre mariage.

TRAGALA. A la bonne heure! et maintenant qu'il nous a cédé son jardin et sa maison...

PIQUILLO. Du tout! n'y comptez pas... je reste jardinier, je ne devrai rien qu'à moi... je vendrai mes légumes ou je les mangerai.

BÉATRIX. Mais c'est une infamie!

JULIAN. Y pensez-vous, mon père?

TRAGALA. Je t'en prie.

PIQUILLO. Allez vous-en au diable. (*Apercevant le gouverneur qui entre par le fond.*) Ah! c'est lui! (*Felipa entre par la droite.*) Et ma femme!

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, LE GOUVERNEUR, FELIPA.

LE GOUVERNEUR, *il a plusieurs lettres à la main.* Qu'est-ce donc, mes amis? qu'avez-vous?

PIQUILLO. Mes amis!.. le fourbe! (*A Felipa qui s'est placée près du gouverneur.*) Ici Felipa!

Il la prend brusquement par le bras et la fait passer à sa droite. Felipa le regarde avec étonnement.

TRAGALA. On se passera de lui! voici ce que c'est, monseigneur; Piquillo ne ne veut rien vous demander pour moi...

PIQUILLO. Ni pour personne, tu peux le lui dire; je t'en prie, même.

FELIPA. Mais y penses-tu?.

PIQUILLO, *d'un air sombre.* Silence, madame!

LE GOUVERNEUR. Quoi donc, Piquillo! qu'est-ce que cela signifie?

Il lui met la main sur l'épaule.

PIQUILLO. Ne me touchez pas.

JULIAN. Ah! monseigneur, ne faites pas attention.

LE GOUVERNEUR, *étonné.* Ah! (*Allant à Tragala.*) Et vous voulez quelque chose, Tragala!..

TRAGALA, *se prosternant.* Mais, monseigneur... si vous aviez la bonté... je suis dévoué à la reine...

PIQUILLO. Va donc! va donc! applatis-toi... vil courtisan.

LE GOUVERNEUR. Et où voulez-vous être placé?..

PIQUILLO, *avec intention.* Mais... par exemple... à Salamanque, où vous n'êtes jamais allé. (*Regardant sa femme.*) Madame Piquillo!

LE GOUVERNEUR. Moi!..

FÉLIPA. Hein?

PIQUILLO. Ils ont tressailli!..

BÉATRIX. Du tout, du tout, nous ne

Digitized by Google

voulons pas retourner à Salamanque!.. mais ici ...

LE GOUVERNEUR, *qui a écrit quelques lignes au crayon.* Bien... tenez, allez au palais. Voyez le colonel Truxillo.

BÉATRIX. C'est cela, monseigneur a raison.

TRAGALA, *se prosternant jusqu'à terre.* Ah! monseigneur..

PIQUILLO, *le montrant.* A-t-il une figure indécente?

Il court à lui au fond et cherche à le retenir. Tragala sort.

LE GOUVERNEUR, *bas à Felipa.* Felipa, il faut que je vous parle, en secret, tout à l'heure...

FELIPA, *de même.* A moi!

LE GOUVERNEU, *id.* Il le faut.

PIQUILLO, *qui est venu se placer entre eux.* Hein! plaît-il?

LE GOUVERNEUR, *avec intention.* Tenez, Julian, mon ami, voyez ces lettres à faire partir. C'est pour annoncer le mariage de ma fille.

JULIAN. De votre fille! (*A part.*) O mon Dieu!

LE GOUVERNEUR, *bas à Felipa.* Tout à l'heure, ici.

PIQUILLO, *vivement.* Quoi?

FELIPA. Rien, rien. Je sors.

LE GOUVERNEUR, *à Julian.*

Air : *De la charmelle.*

Allez vite, je vous prie,
Hâtez-vous, mon jeune ami.

JULIAN, *à part, regardant les lettres.*

Elle obéit et m'oublie,
Anna, me trahir ainsi!

LE GOUVERNEUR, *bas à Felipa.*

A tantôt,.. de la prudence;
Ici, je vous attendrai.

FELIPA.

Mais pourquoi donc?

LE GOUVERNEUR.

Du silence!

PIQUILLO, *qui les aperçoit.*

Encore. Ah! j'éclaterai!

ENSEMBLE.

FÉLIPA.

Puisque monseigneur t'en prie.
Hâte-toi donc mon ami;
Comme nous, que dans Murcie,
On se réjouisse aussi.

JULIAN.

C'en est fait elle m'oublie;
Et c'est moi qu'on a choisi
Pour dire sa perfidie;
Moi, qu'elle a trompé, trahi!

BÉATRIX.

Venez. puisqu'il nous en prie,
Monseigneur le veut ainsi.
Cédons tous à cette envie;
Oui, retirons-nous aussi.

Ils sortent, Felipa à droite, Julian et Béatrix par le fond.

SCENE XIV.

PIQUILLO, LE GOUVERNEUR.

PIQUILLO. Enfin, nous voilà seuls... Je puis lui parler.

LE GOUVERNEUR. Quel air de désordre. Je ne sais que penser.

PIQUILLO. Par où commencerai-je?... (*Prenant une chaise.*) Si je l'assommais d'abord...

LE GOUVERNEUR. Il me regarde avec des yeux effrayans.

PIQUILLO. Il n'ose pas me regarder en face!

LE GOUVERNEUR. Qu'est-ce donc, Piquillo?... vous refusez de me recommander votre cousin?

PIQUILLO. Cela vous contrarie!.. C'est une si belle chose que votre protection!

LE GOUVERNEUR. Quel langage...

PIQUILLO. Si honorable surtout!

LE GOUVERNEUR. Piquillo!.. vous n'ignorez pas du moins tout l'intérêt que je vous porte...

PIQUILLO, *souriant, avec intention.* Merci?.. il coûte trop cher, cet intérêt-là. (*Appuyant.*) don Valarino?.. (*Mouvement du gouverneur.*) Ça vous renverse... don Valarino!..

LE GOUVERNEUR. Revenez à vous.

PIQUILLO. Ah! vous croyiez donc que ça se passerait toujours ainsi?.. que je resterais aveugle; mais j'ouvre les yeux, et je la comprends, enfin, la cause de cette préférence.

LE GOUVERNEUR. Mais l'estime que je fais de vos qualités, de votre caractère...

PIQUILLO. Oui, mon caractère... parlons-en, il est gentil... Je ne peux pas me souffrir.

LE GOUVERNEUR. Et puis, j'aime les gens actifs, laborieux...

PIQUILLO. Vous tombez bien... moi, un gros paresseux de jardinier... qui n'ai jamais rien fait ni à Murcie, ni à Salamanque... à Salamanque.., où vous n'êtes jamais allé... (*Avec force.*) Dites donc que vous n'y êtes jamais allé...

LE GOUVERNEUR. Puisque vous le savez.

PIQUILLO. Que vous ne nous avez jamais connus, ni moi, ni madame Piquillo! Ah! vous voilà tout pâle, tout défait... Vous espériez donc que je prendrais toutes vos faveurs comme argent comptant...

LE GOUVERNEUR. Piquillo!

PIQUILLO. Fonctionnaire criminel.

LE GOUVERNEUR.

Air : *de Préville et Taconnet.*

Au nom du ciel, ah! je vous en supplie,
Parlez-moins haut!

Digitized by Google

PIQUILLO.

Du tout, je veux crier!
Ça me soulage et ça le contrarie.

LE GOUVERNEUR.

Ah! tous mes torts, je veux les expier;
Mais taisez-vous!

PIQUILLO, *avec ironie.*

Cessez de me prier!
En vérité, je le trouve admirable,
Il m'a ravi mon repos, mon honneur,
Mon uniqu'bien, mon trésor, mon bonheur.
Et lorsqu'enfin je saisis le coupable,
Il ne veut pas que je crie : au voleur!

LE GOUVERNEUR, *qui était au fond, accourant.*

Malheureux!

PIQUILLO.

Et lors qu'enfin, je saisis etc.

LE GOUVERNEUR. Tais-toi! tu veux donc me perdre?

PIQUILLO. Vous perdre!.. Je vous conseille de vous plaindre! et moi donc, maintenant que toute la ville le saura; car je veux qu'elle le sache pour ma satisfaction personnelle.

LE GOUVERNEUR, *à part avec colère.* Toute la ville!.. mais alors, que dire, que faire! Je suis deshonoré.

Il s'assied près de la table.

PIQUILLO, *à part.* Hein! C'était donc vrai!.. moi qui en doutais encore... Felipa!.. Ah' je ne me sens pas bien, je vais avoir une faiblesse.

Il tombe sur une chaise.

LE GOUVERNEUR, *à lui-même.* Quand ils sauront que leur premier magistrat...

PIQUILLO, *se levant avec rage.* Et c'est devenu gouverneur! c'est ça qui a la confiance de la reine, ça sera cortès!..

LE GOUVERNEUR, *vivement.* Qu'est-ce à dire?

PIQUILLO. Et de tous les imbécilles, dont j'étais, c'était à qui vanterait sa bonté, ses vertus, qnand tout ça n'est que de l'hypocrisie toute pure.

LE GOUVERNEUR, *se levant.* Ah! c'en est trop; vous m'offensez, et ma réputation...

PIQUILLO, *avec une colère comique.* Et la mienne, l'avez-vous ménagée? vous, qui depuis un mois avez... l'indignité de m'accabler de bienfaits; hein, m'avez vous fait assez d'amitiés. Si j'avais voulu vous écouter, je serais le plus puissant, le plus riche de la ville. Allez donc, c'est révoltant, c'est indigne de s'acharner ainsi après un pauvre homme.

LE GOUVERNEUR. Ah! je croyais être quitte envers vous; car enfin... songez-y donc, j'étais si jeune, c'est une excuse.

PIQUILLO. Hein! elle est jolie l'excuse!

LE GOUVERNEUR. Et ces bienfaits que vous me reprochez, n'est-ce donc rien, mon ami. (*Piquillo s'eloigne de lui.*) Et ce matin encore, cette bourse que mon intendant vous a remise.

PIQUILLO. Qu'entends-je?.. elle était de vous!

LE GOUVERNEUR. Eh! sans doute.

PIQUILLO. Mais c'est une infamie; employer jusqu'au mensonge pour me mettre de l'argent dans la poche.. (*Avec horreur.*) police; on n'est dans la poche! Mais il n'y a donc plus de plus en sûreté chez soi.

LE GOUVERNEUR. Que voulez-vous dire?

PIQUILLO. Mais je cours le chercher, votre argent. Attendez-moi, je vous le rendrai, et votre vin de Chypre aussi... (*Fausse sortie*) Ah! ah! vous avez cru me fermer la bouche avec vos cadeaux!.. du tout, erreur; je vous rendrai tout! l'argent, le vin; (*Se reprenant.*) c'est-à-dire les bouteilles... et après cela, je suis gouverneur chez moi, aussi, et si vous y reparaissez, au nom de la morale et de l'humanité, je vous fais sauter par la fenêtre... Eh! allons donc!

Il sort par la porte de gauche.

SCÈNE XV.

LE GOUVERNEUR, *puis* FELIPA.

LE GOUVERNEUR. Oh! le malheureux, il me perdra; je ne puis rester à Murcie, non, je pars pour Madrid, cette nuit même...

FELIPA, *entrant.* Monseigneur... qu'est-ce donc? ces cris que j'ai entendus...

LE GOUVERNEUR. Ah! Felipa, je voulais vous voir, vous parler; mais j'éprouve un trouble!.. d'ailleurs, si je pars...

FELIPA. Vous partez!..

LE GOUVERNEUR. Oui, mais n'importe, il s'agit du bonheur de votre fils; écoutez-moi, il aime Anna, ma fille.

FELIPA. Lui! une pareille audace... cela ne se peut pas!..

LE GOUVERNEUR. Il l'aime, vous dis-je!.. il a osé lui écrire; j'ai sa lettre.

FELIPA. C'est donc cela, que depuis quelque temps je ne le reconnais plus; il doit être bien malheureux.

LE GOUVERNEUR. Oui, surtout depuis ce matin, depuis qu'il sait que je marie ma fille, car son mariage est décidé; il ne dépend plus de moi de le rompre... j'attends mon gendre, c'est le fils d'un de mes anciens amis de plaisir et de folie, Félipa!..

FELIPA. Que voulez-vous dire?

LE GOUVERNEUR. C'est à vous à voir votre fils, à le consoler; mais le voici.

Digitized by Google

SCENE XVI.

Les Mêmes, JULIAN.

JULIAN. Monseigneur, on vous fait prévenir de l'arrivée d'une personne que vous attendiez.

LE GOUVERNEUR. Ah! c'est lui... mon gendre.

JULIAN. Votre...

LE GOUVERNEUR. Oui, mon pauvre Julian; vous voyez, Félipa... j'apprenais à ta mère l'amour que tu as dans le cœur.

JULIAN. Moi, monseigneur, qui vous a dit... (*Le gouverneur lui montre sa lettre.*) Ciel! ma lettre.

FELIPA. Tu as eu tort, Julian.

JULIAN. Oh! pardon, mais je l'aime tant!.. je sens là que j'en mourrai.

LE GOUVERNEUR. Allons, du courage, mon ami... nous en avons tous besoin aujourd'hui... ma fille n'est plus libre, mais surtout pas un mot de cela à Piquillo, il n'en serait que plus irrité contre moi... quant à toi, Julian, je t'assure que je n'ai pas de préjugés. (*Piquillo rentre vivement et s'arrête.*) et que j'aimerais à t'appeler mon fils.

JULIAN. Ah! monseigneur.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes PIQUILLO.

PIQUILLO, *s'élançant.* Hein! qu'est-ce qu'il a dit là! son fils...

LE GOUVERNEUR. Adieu, mes amis!.. adieu.

PIQUILLO. Non, restez.

JULIAN. Mon père...

PIQUILLO. Moi! (*Au gouverneur.*) Écoutez, un mot, un seul; car tout le reste, je le sais... (*A Felipa.*) Oui, je le sais!

FELIPA. Quoi donc?

PIQUILLO, *bas au gouverneur.* En quelle année?

LE GOUVERNEUR. Que me demandez-vous?.. vous le savez bien.

PIQUILLO. N'importe!.. en 1812 peut-être?

LE GOUVERNEUR. Non.

PIQUILLO. En 1813?

LE GOUVERNEUR. Non.

PIQUILLO, *regardant Julien.* Ah! mon Dieu!

LE GOUVERNEUR. En 1814.

Il sort précipitamment.

PIQUILLO, *à part.* O ciel! Julian!.. il est de 1815.

SCENE XVIII.

PIQUILLO, FELIPA, JULIAN, BÉATRIX.

FELIPA. Mais enfin, mon ami, m'expliqueras-tu?..

PIQUILLO. Taisez-vous, et baissez les yeux.

JULIAN. Mon Dieu!.. ce courroux, mon père...

PIQUILLO, *le repoussant.* Moi! va-t'en, (*allant à lui.*) Mais non, ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est à ceux qui ont flétri mes cheveux noirs; qu'ils sortent ceux-là, qu'ils sortent donc!

FELIPA. Hein! c'est moi que tu regardes, est-ce que tes lubies vont te reprendre comme à Salamanque.

PIQUILLO. A Sala! je vous défends de prononcer ce mot-là devant moi, il me révolte, il me crispe.

BÉATRIX, *accourant par le fond.* Mon cousin, mon cousin (*S'arrêtant devant Piquillo.*) Ah! mon Dieu, la drôle de tête.

PIQUILLO. Bah! est-ce que ça paraît déjà!

FELIPA. Tu es malade, Piquillo?

PIQUILLO, *la faisant reculer.* Laissez-moi, femme, femme, femme!..

JULIAN. Mais confiez-nous donc!..

PIQUILLO, *le regardant et retenant ses larmes.* Et moi qui m'étais toujours flatté, et pourtant tout le monde trouvait de la ressemblance...

BÉATRIX, *vivement.* Entre vous deux... par exemple! Julian qui est si gentil, et vous...

PIQUILLO, *brusquement.* Tais-toi.

BÉATRIX, *brusquement.* Aussi, au marché, j'entends dire de tous les côtés... on ne croirait jamais que c'est le fils de son père.

PIQUILLO. Te tairas-tu!

BÉATRIX. Ça fera un joli petit seigneur.

PIQUILLO. Du tout, il sera jardinier.

FELIPA. Allons, encore une lubie.

PIQUILLO. Oui, jardinier comme son... (*Se reprenant.*) Comme moi!.. avec moi, il prendra la bêche et le rateau; quand ce ne serait que pour faire enrager l'autre, (*Regardant Felipa.*) L'autre.

JULIAN. Oh! maintenant, je n'ai plus de vanité, plus d'ambition; et puisque je ne puis obtenir celle que j'aime, je serai jardinier, soldat; ce que vous voudrez.

PIQUILLO. Hein! il est amoureux.

BÉATRIX. Eh! pardine, de la segnorita Anna, qu'on marie.

PIQUILLO. De la segnorita Anna?

Digitized by Google

FELIPA. Et on n'a pas le sens commun; il ne peut pas l'épouser.

PIQUILLO. Il ne peut pas... vous en convenez donc, (*La prenant par le bras et baissant la voix.*) Scélérate!

Il la pince.

FELIPA. Eh! bien, par ma sainte patronne!

PIQUILLO. Ne parlez pas de votre patronne; elle n'aurait jamais fait ça, votre patronne; oh! je ne sais qui me retient.

On entend une rumeur au dehors.

BÉATRIX, *dans le fond.* Entendez-vous, voici tout le monde que je venais vous annoncer... les voisins, les amis, vos protégés.

PIQUILLO. Qu'ils n'entrent pas, je ne veux pas qu'ils me voient!

BÉATRIX. Ils ont rencontré monseigneur qui leur a dit de venir vous trouver, qu'il avait tout accordé.

PIQUILLO. Leurs demandes, ah! oui, c'est juste, il les a accordées, l'infâme!.. mais, tiens, tiens! les voilà.

Il va à la table, froisse et jette toutes les pétitions.

FELIPA Quel extravagant!

JULIAN. Tragala...

SCENE XIX.

Les Mêmes, TRAGALA, Les Voisins.

TRAGALA, *en uniforme d'alguasil.* Eh! oui, c'est moi, me voilà, Tragala!.. non plus Tragala le muletier, mais Tragala le capitaine d'alguasils, je suis alguasil!.. (*Se tournant.*) Hein, comme ça me va!

BÉATRIX. Comme un gant, il est superbe; mais dites-nous donc...

TRAGALA. C'est à Piquillo que je dois ça, et monseigneur m'a dit qu'il signerait à mon contrat et qu'il me traiterait comme toi même.

PIQUILLO. Bien! je t'en fais mon compliment.

TRAGALA. Il veut m'incorporer dans les alguasils avant son départ, car il part cette nuit.

JULIAN. Il part...

PIQUILLO. Il fait bien, bon voyage! mais toi, tu n'as pas craint, vil mendiant. (*A la foule.*) Et vous, qu'est-ce que vous me voulez?.. Eh bien! quand vous me regarderez tous comme des imbéciles; que me demandez-vous?

TRAGALA. Eh! parbleu, ce que monseigneur t'avait accordé pour eux.

PIQUILLO. Ce n'est pas vrai, il ne m'a rien accordé, je n'ai pas de crédit, je ne puis rien; et la preuve, c'est que voilà vos pétitions, voyez!

Murmure général.

BÉATRIX. Mais monseigneur a dit...

PIQUILLO. Il vous a trompés, ça ne m'étonne pas, c'est un fourbe, un hypocrite, un misérable.

Murmure.

JULIAN. Grand Dieu! y pensez-vous?

FELIPA. Il va se faire arrêter.

TRAGALA. Laissez donc! il sait bien que non! monseigneur a trop de bonté pour lui.

PIQUILLO. Et moi, je n'en veux pas de sa bonté, et puisque c'est comme ça... eh! bien, je répète qu'il est un lâche, votre gouverneur; je l'insulte et je veux qu'on m'arrête!.. Alguasil, arrêtez-moi.

FELIPA, *retenant Tragala.* Tragala! mon cousin.

TRAGALA. Soyez donc tranquile, je ne l'arrêterai pas.

PIQUILLO. Va donc, valet, sbire, séïde, fais ton devoir, je te l'ordonne... Et il ne me fera pas mettre en liberté, (*Le prenant au colet.*) Allons donc alguasil.

TRAGALA, *les mains derrière le dos.* Non, je ne veux pas!

PIQUILLO. Ah! tu refuses, eh bien! je t'y forcerai; je m'insurge contre la reine, contre ses créatures, contre vous tous, contre toi, je t'insulte, je te méprise... je suis carliste! vive don Carlos!

TOUS, *avançant sur lui.* Malheureux!..

TRAGALA. Veux-tu te taire...

CHOEUR.

Vraiment, il a perdu la tête!
Insulter notre gouverneur;
Il faut à l'instant qu'on t'arrête
Et qu'on le mène à monseigneur!

SCENE XX.

Les Mêmes, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR. Arrêter, qui donc?

PIQUILLO. Moi, gouverneur! j'ai dit vive don Carlos!.. je veux qu'on m'arrête; on verra du moins que je ne suis pas votre ami, que je ne veux rien de vous... après tout, maintenant je ne tiens plus à la liberté, à la vie, à rien...

FELIPA. Ne l'écoutez pas, monseigneur!..

PIQUILLO. Felipa, Felipa! pas de bassesse!

LE GOUVERNEUR. Je ne conçois pas cette opiniâtreté; quant à moi, puisqu'il en est ainsi, je m'expliquerai courageusement ici, tout haut! je dirai à tout le monde...

PIQUILLO, *courant vivement à lui.* Rien, rien!.. (*Lui mettant la main sur la bouche.*)

Digitized by Google

Ne dites rien, il n'est pas besoin que tous ces gens là sachent...

LE GOUVERNEUR. Eh! bien, alors, Piquillo, un moment d'entretien et après cela, si vous l'exigez, je quitte Murcie pour n'y reparaître jamais... (*A demi-voix.*) Eloignez tout le monde, Felipa.

PIQUILLO, *les séparant.* Ne parlez pas à cette femme.

LE GOUVERNEUR, *prenant la main à Julian.* Allez, mon ami...

PIQUILLO, *même jeu.* Ne touchez pas à cet enfant.

LE GOUVERNEUR. Capitaine, ne laissez approcher personne.

BÉATRIX. Mon Dieu! qu'est-ce qui va arriver!.. ils me font peur.

Tout le monde sort avec anxiété.

SCENE XXI.

LE GOUVERNEUR, PIQUILLO.

LE GOUVERNEUR. Piquillo!

PIQUILLO, *s'éloignant.* Ne m'approchez pas.

LE GOUVERNEUR. Je viens mettre mon honneur dans vos mains.

PIQUILLO. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse... ça me rendra-t-il le mien?

LE GOUVERNEUR. Eh bien! oui... j'ai été coupable, et je paierais de ma vie un moment d'erreur...

PIQUILLO. Il appelle ça une erreur!

LE GOUVERNEUR. Ecoutez-moi... quelque peine qu'il m'en coûte, vous saurez tous les détails.

PIQUILLO. Je vais en apprendre de belles... mes jambes s'en vont...

LE GOUVERNEUR. J'étais jeune...

PIQUILLO. Permettez-moi de m'asseoir.

Il s'assied.

LE GOUVERNEUR. J'étais très jeune...

PIQUILLO, *à lui-même.* Et ma femme aussi.

LE GOUVERNEUR. Et la guerre qui nous livrait alors aux Français et aux Anglais, avait ruiné ma famille; il ne me restait rien... mêlé à des fainéans, je partageais leurs habitudes, j'avais pris leurs vices; cette existence m'était insupportable, je n'osais plus me montrer par la ville.

PIQUILLO. Ah ça! que diable me contez-vous là?

LE GOUVERNEUR. C'était un soir d'automne, (*Mouvement de Piquillo.*) j'avais passé la journée avec mes camarades de débauche et de folies; je voulais m'échapper du pays pour aller chercher fortune ailleurs; mais je n'avais que des dettes, et il me fallait de l'argent, il m'en fallait à tout prix... Oh! pardon! le désordre de ces temps-là m'excusait peut-être... je ne vous connaissais pas.

PIQUILLO. Vous connaissiez ma femme.

LE GOUVELNEUR. Quand la chose arriva, du tout!..

PIQUILLO. Bah! vous ne l'aviez pas séduite, trompée...

LE GOUVERNEUR. Jamais; elle n'était pour rien dans tout cela.

PIQUILLO. Mais alors crmment...

LE GOUVERNEUR. Ne le savez-vous pas... nous étions six...

PIQUILLO, *se levant vivement.* Six!

LE GOUVERNEUR. Six étourdis, qui revenions gaîment vers la ville... tout à coup, nous rencontrons...

PIQUILLO. Ma femme!

LE GOUVERNEUR. Eh non!.. vous!

PIQUILLO. Moi! j'étais là... mais elle, elle!..

LE GOUVERNEUR. Nous vîmes quelqu'un s'échapper à nos cris; il paraît que c'était vous et votre cousin Tragala.

PIQUILLO. Hein?

LE GOUVERNEUR. J'allais vers vous, pour vous rassurer, lorsque j'aperçus votre argent que vous aviez laissé tomber; un éclair me traversa l'esprit, et me montra ma position si triste, si désespérée, que je n'eus pas la force de repousser cette idée diabolique; vous étiez déjà loin, mes amis aussi; je saisis votre sac de cuir, et je m'enfuis comme un fou, comme un insensé...

PIQUILLO. Ainsi, nous nous étions trompés.

LE GOUVERNEUR. Je voulus rejoindre l'armée... me faire tuer; mais la guerre venait de finir; je me jetai sur un vaisseau qui portait nos soldats au Mexique... C'est là que j'effaçai ma faute à force de travail et de probité; j'y fus plus heureux que je ne l'avais mérité, sans doute... j'en suis revenu riche, puissant, considéré.

PIQUILLO. Mon petit sac de cuir!

LE GOUVERNEUR. Il fut l'origine d'une fortune que je voulais vous faire partager; aussi jugez de ma joie lorsque je vous retrouvai dans cette ville

Air d'*Aristippe.*

Vous, vos amis, votre fils, votre femme,
Je vous comblais de faveurs... c'est ainsi
Que d'un remords je soulageais mon ame!

PIQUILLO.

C'était pour ça qu'il était mon ami!
Quoi! c'est pour ça qu'il était mon ami!

EL GOUVERNEUR.

Oui, je sens, là, que ma douleur s'appaise.

PIQUILLO.

Moi, mes soupçons!

Digitized by Google

LE GOUVERNEUR.

Ce pénible secret,
En le disant, je respire à mon aise.

PIQUILLO.

En l'écoutant, je respir' tout-à-fait!

Ainsi, ma femme...

LE GOUVERNEUR. Eh bien! votre femme, je l'ai vue ici avec vous.

PIQUILLO. Pour la première fois!

LE GOUVERNEUR. Que voulez-vous dire?

PIQUILLO. Rien, rien.

LE GOUVERNEUR. Vous savez tout. Faut-il que je parte; voulez-vous me perdre.

PIQUILLO, *vivement*. Moi! jamais... par exemple, un si brave homme, un si honnête homme; (*A lui-même, avec joie.*) Ce n'était qu'un... (*Appelant.*) Eh! ma femme, Julian, Tragala, tout le monde!

LE GOUVERNEUR. Que dit-il? que veut-il faire?

SCENE XXII.

Les Mêmes, FELIPA, TRAGALA, JULIAN, BÉATRIX, Voisins.

JULIAN, *accourant*. Mon père!.. qu'est-ce donc?

PIQUILLO, *le prenant dans ses bras*. Julian! mon fils... (*D'un air de triomphe.*) C'est mon fils!

FELIPA. Il n'est plus fou.

PIQUILLO, *lui tendant la main*. Non, femme; non, mes amis, c'est un brave homme, que notre gouverneur. Nous avions un petit compte à régler, un compte d'autrefois, du temps des emprunts forcés, tout est fini, nous sommes quittes.

LE GOUVERNEUR. Non, pas encore; mais ma fille se chargera du reste, n'est ce pas Julian?..

JULIAN, *avec transport*. Monseigneur!

PIQUILLO. Il serait possible! mais l'autre!

LE GOUVERNEUR, *bas*. Anna m'a tout avoué, elle aime Julian, tout s'arrangera.

BÉATRIX. Comme ça, Julian ne sera pas jardinier?...

PIQUILLO. Ni moi non plus; je rentre dans les honneurs avec mon fils. (*Se promenant avec dignité.*) Avez-vous encore des pétitions, vous autres, vous me les donnerez...

TRAGALA. A la bonne heure. Il a retrouvé sa tête.

PIQUILLO. Oui, ma tête est en bon état. Vive monseigneur!

TOUS. Vive monseigneur!

PIQUILLO. Quant à toi, Béatrix, je te rends le jardin et les légumes, quoique j'en veuille à ton mari, ce gros vilain alguazil, qui m'avait mis dans l'esprit...

FELIPA. Quoi donc?

PIQUILLO. *bas*. Chut... Je te conterai cela plus tard.

CHŒUR.

Air : *Laissons au salon* (Madame Grégoire.)

Pour nous quel bonheur!
Plus de soucis, plus de tristesse;
Avec moi / lui sans cesse
Répétez / Répétons Vive monseigneur!

PIQUILLO.

Air : *des Frères de lait.*

Pour mon honneur, pour celui de ma femme,
J'ai bien tremblé; car c'eût été vexant;
Je suis enfin tranquille, au fond de l'âme,
Sur le passé, mais non sur le présent;
Une autre peur me galoppe à présent.
Rassurez-moi, messieurs, je vous implore,
Ah! n'allez pas détruire mon bonheur;
Et, grâce à vous, que cette fois, encore,
Nous en soyons tous quittes pour la peur.

TOUS.

Oui, grâce à vous, que cette fois encore,
Nous en soyons tous quittes pour la peur.

FIN.

Digitized by Google